

que l'Allemagne et l'Angleterre se séparent de l'Église, la *Ligue du bien public* assure, en France, le maintien du Catholicisme, en ne reconnaissant Henri IV pour son Roi légitime, que lorsqu'il eût prêté serment au Dieu de ses Pères.

" Qui est-ce qui a fondé cette généreuse association que l'on appelle la *Propagation de la Foi* ?

" La France.

" Qui est-ce qui a mis sur pied cette jeune milice, qui, dans tous les villes, va porter à l'indigent, avec le pain du corps, la parole pieuse qui soutient l'âme, cette milice, sœur du pauvre, que l'on appelle la *Société de St. Vincent de Paul* ?

" Encore la France.

" Qui est-ce qui aplanit la route à l'Évangile sur la plage Africaine et à l'extrémité de l'Asie ?

" L'épée de la France, car, derrière et souvent avant le soldat, j'aperçois le missionnaire.

" Quel était cet étendard béni, qui, il y a onze années, ramenait en triomphe au Vatican le Pontife de la terre ?

" L'étendard de la France.

" Quelles sont là-bas, sur les grèves de Syrie, ces phalanges accourues aux cris des veuves et des orphelins, ces 6,000 guerriers qui gardent des sépulcres, en attendant l'heure de venger des martyrs ? 6,000 soldats pour 100,000 bourreaux ! quelle sublime audace ! mais qui sont-ils donc ? quelle est la patrie qui les envoie ?

" La patrie des Croisés, la France.

" Et aujourd'hui, Messieurs, transportez-vous sur les rivages de l'Adriatique. Parcourez les domaines de Pie IX. D'Ancône à Castelfidardo, vous trouverez une longue trainée de sang, versé pour la plus sainte des causes, et si vous me demandez à qui appartient ce sang, je vous répondrai encore :

" Aux veines de la France.

Vous me direz peut-être : L'armée pontificale comptait sans doute dans ses rangs de nombreux fils de France, mais ils n'y figuraient point *par l'Etat*. . . . C'est justement-là ce qui double sa gloire. . . .

Eh quoi ! n'est-il pas plus beau pour une mère, de voir ses fils courir spontanément à la défense d'un père persécuté, que de les y voir marcher sous la pression d'une autorité supérieure et officielle ?

Le soldat qui vole à la mort, parceque la consigne le lui ordonne, est un héros ordinaire ; celui, qui de lui-même, vient s'offrir en holocauste sur un champ de bataille, lorsqu'il pouvait vivre heureux dans son foyer, celui-là fait preuve d'un héroïsme qui n'a de nom dans aucune langue, et l'admiration du monde n'aura jamais assez de palmes et de pleurs à verser sur sa tombe.

Vous le voyez, Messieurs, votre mère-patrie n'a pas démerité de l'élogieuse épithète que lui donna la Tiare. L'épée au poing, toujours aux heures du péril, on l'a vue descendre dans l'arène : hier, s'appelant tour-à-tour Clovis, Charles-Martel, Charlemagne, Saint-Louis, la Ligue. . . . Aujourd'hui, Lanoricrière et Pimodan ! . . . Ces sept noms sont comme sept couronnes qu'elle jette en réponse à ceux qui nient sa foi ou sa piété filiale à l'égard de l'Église. Demain, s'il le faut, elle en comptera une huitième.

Et maintenant, ô vous qui la proclamiez infidèle à sa mission divine, ne m'en dites plus de mal, car je ne vous écouterai pas. Ne me parlez plus de ses moments d'oubli ou de ses torts. . . . Des torts ! un fils n'a pas le droit de lui en trouver ! . . . Ou plutôt, cherchez, si vous voulez, cherchez contre elle dans les gémonies du passé, évoquez du tombeau, comme témoins à charge, les amers souvenirs et les fantômes accusateurs, peut-être m'arracherez-vous une larme, mais jamais un reproche ; car je lui vois une trop belle part de gloire et de sang dans les fastes de Dieu.

Oui, drapeau sans tache, comme le poète qui te chantait naguère, moi aussi, je comprends tes trois couleurs :

Le Blanc, c'est la loyauté pure qui anime tes soldats ;

Le Bleu, c'est la fidélité à ta mission, l'espérance des peuples opprimés ;

Le Rouge, c'est le sang de la France toujours prêt à couler pour eux et pour la cause du Christ.

Je sais que telles ne furent pas jadis tes nuances, mais qu'importe la couleur ? . . . Drapeau blanc ou drapeau tricolore, c'est toujours la même main qui t'a porté sur la voie de l'honneur, le même cœur qui a battu sous tes plis, le même sang qui a décoré ta hampe.

Va donc, malgré tes détracteurs ; comme tu flottes sans souillure, flotte aussi sans crainte ; la nation qui t'a fait si glorieux ne mentira pas à ses lauriers, et de siècle en siècle, retentira parmi les peuples cette louange qui est ton plus beau titre :

" C'est par les Francs que le ciel aime à vaincre."

" *Gesta Dei per Francos* !"

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs et surtout à la jeunesse studieuse en leur mettant sous les yeux une *Composition* de Mgr. F. Dupanloup alors qu'il n'était encore qu'élève en Belles-Lettres.

La haute morale renfermée dans ce morceau, déjà si remarquable par la forme et par le fonds, annonce bien tout ce que devait être un jour l'illustre académicien et l'éminent Prélat.

L'Enfant, le Vieillard et le Serpent.

Qui legitit flores et humi nascentia fragra
Frigidus, ô Pueri, fugite hinc, latet anguis in herbâ

VIRGILE.

Qui legitis flores per amena volumina vatùm,
Ne latitet serpens, visu necat ille, cavete.

F. DUPANLOUP.

Un beau jour du printemps, le jeune Iolas, étourdi, espiègle comme on l'est à son âge, s'étant dérobé à l'œil de son sage Mentor, courut à une riante prairie, émaillée de mille fleurs nouvelles, que rafraichissait de son onde un clair ruisseau. Le petit drôle à cette vue ne se possède pas de joie : des fleurs, des fleurs, se dit-il, en tressaillant de plaisir, et aussitôt il y porte la main.

Lors, un vieux berger dont les troupeaux paissaient non loin de là, sur les bords de Clitumne, apercevant l'imprudence de notre écervelé : mon enfant, lui-dit, mon enfant prends garde ! Tu te repentiras de ta légèreté. Cette prairie recèle sous ses fleurs maints serpents dangereux, dont la morsure te serait funeste. Naguère encore un jeune téméraire paya bien cher sa curiosité. Hélas ! je l'ai vu périr atteint d'une seule blessure. Pour toi, mon cher enfant, si tu veux éviter un pareil malheur, fuis loin d'ici, fuis au plus vite.

À cet avertissement, Iolas immobile d'épouvante laisse tomber une fleur qu'il avait déjà cueillie. Mais frayeur d'enfant ne dure guère. La prairie, l'onde pure et l'impide du charmant ruisseau enchaîna ses pas. Il veut du moins regarder les fleurs une dernière fois, elles sont si jolies ; les serpents redoutés ne paraissent pas, le berger est vieux et partant un peu radoteur. Du moins n'en peut-on point cueillir une sans danger, une seulement. Il jette alors les yeux sur une rose fraîche, humide encore de la rosée du matin. Sa beauté le séduit, il la cueille et puis une autre qui lui paraît encore plus belle. Bientôt oubliant et berger et serpent, il se met à folâtrer dans la prairie comme un léger papillon.

Il moissonne tour-à-tour et le *narcisse* couleur de pourpre ; et le safran à la chevelure dorée, et le calice penché de la tulipe. Puis voulant tresser un joli bouquet il les réunit avec grâce, les mélange avec goût, souriant et bondissant tour-à-tour. Malheur à toute fleur dont la forme élégante frappe ses regards, bientôt on le verra figurer au milieu du bouquet. C'est ainsi que le petit ambitieux marche de conquête en conquête, ravageant sans pitié les présents de Flore et la parure du printemps.

Qu'arrive-t-il enfin ? Hélas ! le dirai-je ? Tandis que penché sur les bords du ruisseau, il détachait avec dextérité de ses petits doigts une humble violette, tout-à-coup du milieu d'une touffe de